« Une dystopie féministe et hypnotisante »
Bande à part
« Un giallo cubiste »
L'Humanité
QUINZAINE
DES RÉALISATEURS
Société des réalisateurs de films
CANNES 2021
★★★★★
« Le Brésil n'attendait qu'un cri, le voici »
Mad Movies
« Dans le sillage de Mario Bava
et Dario Argento »
FranceInfo
« Onirique et intense »
Première
« Ni Dieu ni mec »
Le Canard enchaîné
« Une déclaration de guerre tonique »
Les Inrockuptibles
« Sexy et provocant »
Radio Nova
★★★★★
« La reine brésilienne du
cinéma de genre »
CinémaTeaser
« Un teen movie nourri
au cinéma de genre »
Culturopoing
★★★★★
« Le vertige de la puissance féminine »
La Septième Obsession
ACTUELLEMENT AU CINÉMA
MEDUSA

16.03.22

MEDUSA

D'Anita Rocha da Silveira
Avec Mari Oliveira, Lara Tremouroux, Bruna Linzmeyer
Brésil. 2h07

***MATE ME POR FAVOR* L'AVAIT RÉVÉLÉE EN 2017. *MEDUSA* CONSACRE LA RÉALISATRICE ANITA ROCHA DA SILVEIRA REINE BRÉSILIENNE DU CINÉMA DE GENRE. ÉPOUSTOUFLANT.** PAR EMMANUELLE SPADACENTA

Au son de synthé, c'est d'abord le visage d'une fille, éclairée de rouge et de vert, que l'on distingue puis, dans un zoom arrière, la pilosité fournie de son aisselle. Elle est couchée sur le dos, se redresse sur les bras, puis se met à onduler le bassin dans une rotation érotique et brutale. Dans un autre temps, cette fille aux cheveux longs et noirs, arachnide contorsionnée, serait brûlée pour sorcellerie ou exorcisée sans sommation. Dézoomant davantage, la caméra révèle l'écran qui diffuse l'image, scruté avec fascination par une lycéenne, dans un bus, la nuit. Quelques secondes plus tard, cette dernière sera lynchée par huit vigilantes ultraviolentes cachées derrière un masque. Sous les lumières roses des réverbères, elle est accusée d'être une pécheresse et elle va être punie. "Promets-tu d'accepter Jésus dans ton cœur et de devenir une femme dévouée prude et soumise au Seigneur ?" l'interrogent-elles en la filmant, les bras savamment posés sur leurs hanches, le sac Vuitton en bandoulière, le jean taille basse parfaitement ajusté. Et les voilà reparties, galvanisées par le succès de leur mission divine, sur "Cities in Dust" de Siouxsie and the Banshees. En six minutes, Anita Rocha da Silveira a tout installé : du cinoche plein l'écran, des néons, des corps qui bougent, une bande son sensuelle et surtout la promesse que son féminisme sera sexy, provocant, dérangeant et politique. C'est qu'elle en a des choses à dire sur les jeunes filles brésiliennes d'aujourd'hui.

Pour son premier long-métrage, MATE ME POR FAVOR, mix dément de slasher et de teen movie, inspiré par le suicide d'une amie, Anita Rocha da Silveira disait : "Être jeune, c'est vouloir mourir sans arrêter de vivre". Elle avait déjà tout compris du paradoxe de la jeunesse, plus particulièrement celle de son pays. Dans MEDUSA, nos filles toutes dévouées à la virginité et aux messages de dieu, dont elles suivent avec gourmandise et dévotion tous les préceptes, veulent redresser la morale des filles de ce pays. Leur soumission en fait de futures bonnes épouses, toutes promises à un membre d'une milice viriliste. L'imagerie fasciste et l'iconographie juvénile et girly remplissent l'écran à tour de rôle. Nos jeunes filles, avec leurs hommes toxiques, leurs certitudes, leurs tips beauté et leur chaîne YouTube, ont tout calculé. Quand Mariana, défiée par le groupe, part à la recherche d'une actrice défigurée à l'acide, une sorte de légende urbaine, un épouvantail pour ce pays gavé à la perfection esthétique, sa vie parfaite se fendille en surface. Elle, et ses copines, vont finalement exploser le carcan dans lequel le Brésil, pays coincé entre les réactionnaires et sa légendaire liberté, les enferme.

Avec le minimalisme érotique d'un Nicolas Winding Refn, les élans synthétiques du cinéma d'horreur des années 80 et tout l'arsenal du langage visuel contemporain, Anita Rocha da Silveira raconte le choc d'une prise de conscience et la violence d'une révolution féministe dans une société au patriarcat débilitant et à la religion culturelle. Armée d'un sens indéniable des images pop, de références (Carpenter, Franju, Clouzot etc.) dont elle s'affranchit pour faire au final un cinéma qui ne ressemble qu'à elle, la Brésilienne est la grande réalisatrice qu'on rêvait de voir émerger des révolutions culturelles actuelles.

★★★★★

MAD MOVIES

MEDUSA

Les héroïnes de **Mate-me por favor**, le premier long-métrage d'Anita Rocha da Silveira, vivaient leur vie d'adolescentes des années 2010 pendues à leur portable, à flirter, danser, expérimenter pendant qu'un sociopathe décimait leurs rangs. Une certaine apathie résignée répondait à la violence, la religion et son lot de symboles a priori protecteurs pouvaient avoir l'air d'un refuge approprié. Les protagonistes de **Medusa** sont de la génération supérieure. Les garçons forment un même corps de milice huilé et viril à souhait, les filles donnent de la voix dans de spectaculaires tours de chant, et tous traquent la nuit venue les pécheresses déshonorant la très sainte chasteté, cachés derrière leurs masques à la **American Nightmare**. Toutes et tous servent leur église sous l'œil pénétré de leur pasteur au physique altier. Leur monde acidulé ne tolère aucun écart au chemin de vie tout tracé : mariage, famille, patrie. Une somme d'événements va pousser Mariana à s'éloigner du groupe, à quitter ce carcan rose bonbon pour explorer des terrains verts et rugueux.

Dans ses scènes d'église et ses moments entre filles dévotes, **Medusa** se joue de la sérénité de façade dans une esthétique toc, entre les telenovelas et le Gregg Araki de **Nowhere**. La violence physique et psychologique finit toujours par se frayer un chemin derrière les bonnes intentions, le décor de sitcom fasciste se craquelle de plus en plus, ses fissures dissimulées sous des pansements arc-en-ciel. Tourné dans une véritable frénésie productive pour pallier le manque d'argent, **Medusa** n'en apparaît pas amoindri, tant s'en faut. Le récit imaginé par Anita Rocha da Silveira prend corps dans ses anomalies visuelles, dans des scènes de poursuite nocturne, de passions cachées dans des décors délabrés racontant leur propre histoire. Il y a dans ces captations de recoins oubliés l'impression de visiter une ville fantôme, tout aussi hantée par ses souvenirs douloureux que par un présent indigne.

Au fil des allers et retours de Mariana entre ses deux vies, la fausse bluette à peine dystopique assume plus franchement ses incartades vers l'horreur totalitaire. L'image de perfection virginale télescope l'angoisse de la défiguration, les chairs se délient, les conventions explosent. La caméra noie Mariana dans des cadres envahis par l'obscurité, où le sous-texte mythologique du récit pointe le bout de son nez par symboles interposés. Les entrelacs de récits écartèlent la congrégation, les chœurs de reprises sirupeuses exécutées pour la plus grande joie des fidèles évangélistes révèlent leur caractère sinistre. La montée en tension cavale vers un final libérateur, euphorisant, bon coup dans les roustons d'un cinéma d'auteur mondial un peu trop gagné par le fatalisme. Le Brésil n'attendait qu'un cri, le voici, délivré à pleins poumons.

F.C.

2021. **Brésil**. Réalisation **Anita Rocha da Silveira**.
Interprétation **Mari Oliveira**, **Bruna Linzmeyer**, **Thiago Fragoso**...
Sortie **le 16 mars 2022** (Wayna Pitch).

LA SEPTIÈME OBSESSION

MEDUSA

Anita Rocha da Silveira

16/03

Au bord de la piscine, la blonde Michele au regard d'ange, la cheffe de bande, raconte à ses Précieuses l'histoire de Melissa, une «Messaline» qui vivait libre, séduisait les hommes et qu'un autre ange sans nom, masqué de blanc, arrêta dans son élan dépravé en brûlant son beau visage. Ce que Melissa est devenue, nul ne le sait. *«Maintenant, elle est prête à servir Dieu*, commente Michele, *où qu'elle se trouve et quel que soit son état.»* Si la narratrice n'avait pas un goût cruel pour les détails, les bars, les boites, la carrière que Melissa débutait au cinéma, on croirait que cette histoire a mille ans. Michele, d'ailleurs, l'a racontée cent fois : c'est le récit fondateur des Précieuses, leur Genèse. Masquées de blanc, elles arpentent les rues, la nuit, traquant d'autres jeunes filles, qui n'ont pas choisi Dieu. On pourrait, on voudrait croire que cette histoire a mille ans, mais la chapelle des Précieuses est éclairée au néon et Michele a une chaine YouTube pour apprendre à faire des selfies «chrétiens». On pourrait, on voudrait croire que cette histoire a lieu au Brésil, mais si ses protagonistes parlent portugais, leurs numéros chantés pourraient inspirer la chorale d'un teen-movie américain. Le masque blanc invite à leur prêter tous les visages. Le visage des Précieuses est important et ne l'est pas. Au lever du jour, Mariana (Mari Oliveira) applique un masque sur sa peau en rendant grâce à Dieu. Anita Rocha da Silveira, la réalisatrice, filme en gros plan l'eau de rinçage, vert violent, tournant au fond du lavabo, comme si elle voulait nous rappeler que les étrangetés, toutes les étrangetés sous nos yeux sont banales. Mélange de genres hétéroclite mais toujours cohérent, MEDUSA ne s'autorise l'échappée fantastique et le poème que le temps d'élargir notre regard sur le microcosme rose poupée inquiétant autour de Mariana. Ce que nous percevons comme étrange ou étrangeté nous ressemble. Rien de plus troublant, à dessein, que ce vertige de la puissance féminine qui se retourne contre elle-même et se meurtrit. Rien de plus commun que le fanatisme et l'injonction à une beauté standard, cheveux lisses, grand sourire, reflet de la cohésion apparente d'un monde qui continue de s'effriter de l'intérieur par les mêmes veines et de persécuter les Melissa, les Messalines, les femmes libres et insouciantes. ● **NOÉMIE LUCIANI**

MEDUSA Brésil

Scénario Anita Rocha da Silveira et Érica Sarmet
Photographie João Atala
Montage Marilia Moraes
Avec Bruna G, Bruna Linzmeyer, Felipe Frazão
Format Numérique • Couleur • 127' • 2.39:1
Tournage Brésil

positif

Medusa

Brésiliano-portugais, d'Anita Rocha da Silveira, avec Mari Oliveira, Bruna Linzmeyer, Thiago Fragoso.

Au Brésil, l'évangélisme n'a pas accouché du seul Jair Bolsonaro. La réalisatrice Anita Rocha da Silveira fait à nouveau de ce mouvement la matière scénaristique de son second long métrage, *Medusa*. Sorte de *Gang de filles* chauffées à blanc par l'intolérance prédicatrice, le film navigue constamment dans la bipolarité esthétique et morale. De nuit, dans une lumière pop de néon, des bécasses *middle class* font régner la terreur chez toutes celles qui ne partagent pas leurs valeurs. Féministes, lesbiennes, jeunes filles un peu trop en fleur ou adolescentes faisant le mur, aucune ne trouve grâce à leurs yeux. Le désir réprimé satine ainsi *Medusa* des codes du film d'horreur. Les masques blancs de *Halloween*, les agressions, un personnage fil rouge défiguré (*Freddy*), la scène finale qui rappelle une attaque de zombies : *Medusa*, comme d'autres longs métrages au Brésil ces dernières années, balise sa narration des références cinématographiques du genre pour mieux saisir la réalité sociale. Cette seconde œuvre confirme, pour nous, le talent éclatant de la cinéaste. *Mate-me Por Favor* (2015), son premier film, conjuguait déjà une vision pop et érotique de l'adolescence avec une morbidité inspirée de Raymond Carver (*Tant d'eau si près de chez soi*). D'autres restent néanmoins plus sceptiques devant la filmographie en devenir de l'artiste (Lire n° 728, p. 97, Cannes 2021).

Nicolas Bauche

«Medusa» tire contre son carcan

Libération

Volontairement grotesque, le pamphlet fictionnel aux allures de film d'horreur kitsch campe des antiféministes agissant la nuit.

Faire un film politique sous le fascisme demande de la ruse, ou de la stratégie. Ce qu'on appelle «film de genre», vaste catégorie qui a ces temps-ci, pour des raisons historiques évidentes, le vent en poupe, a été une des astuces principales du cinéma pour continuer de nous raconter les forces qui ne se laissent pas réduire à néant par la terreur. *Medusa* d'Anita Rocha da Silveira, pamphlet sous forme de fiction contre l'univers parallèle créé au Brésil par les composantes ultra-réactionnaires qui ont porté Bolsonaro au pouvoir, emprunte à la tradition la plus kitsch du film d'horreur pour y déchaîner les forces critiques du féminisme. Dans *Medusa*, Mariana, jeune femme faisant partie d'une communauté évangéliste, et même d'un groupe d'action antiféministe qui passe ses nuits masquées à tabasser d'autres femmes pour leur apprendre le droit chemin chrétien, passera par une série d'épreuves qui remettront en cause son appartenance au camp de l'oppression et de l'esthétique eugéniste. La stratégie du film est d'attaquer l'ennemi sur son terrain ou par ses propres moyens, qui sont ceux de l'image, celle que la version marketing du fascisme cherche à débarrasser de toute «impureté», en mettant en scène tout cet atroce univers parallèle pour voir jusqu'où il tiendra, capter à quel moment, sous la pression de la réalité réprimée et recouverte, il implosera. Si dans le film ce moment de déflagration, pourtant extensivement mis en scène, n'arrive peut-être pas vraiment, si cette stratégie, aujourd'hui répandue, de répéter l'horreur pour la ridiculiser et la ruiner de l'intérieur, n'est peut-être pas aussi efficace qu'on le voudrait (un jugement qui dépend sans doute de la sensibilité de chacun à la tradition du kitsch horrifique), *Medusa* laisse sur son passage quelques moments du plus haut grotesque. Il sait rendre évident à chaque seconde que la réalité manipulée qu'il évoque, celle d'un Brésil gouverné par la haine néolibérale meurtrière, dépasse la fiction : que ces images n'en donnent qu'une idée, que la vraie satire et la vraie parodie se trouvent en dehors du film, sont littéralement au pouvoir, bien décidées à vous réduire à néant. Le monde est encore plus laid que le film : cette information crève les yeux, et *Medusa* a du moins l'art de nous la livrer sans hésiter.

L.C.

***Medusa* répète l'horreur pour la ridiculiser et évoque un Brésil gouverné par la haine.** PHOTO W. PITCH

MEDUSA D'ANITA ROCHA DA SILVEIRA...2 h 07.

l'Humanité

À la faveur de la nuit, des jeunes filles pieuses lynchent celles qu'elles voient comme des pécheresses. BRUNO MELLO

Les bimbos du Christ jouent avec les codes du giallo

CINÉMA Au Brésil, pop et angoisse se mêlent chez des évangélistes agressives. Un brillant travail plastique d'Anita Rocha da Silveira, qui s'inspire des thrillers horrifiques italiens des années 1970.

***Medusa*, d'Anita Rocha da Silveira. Brésil, 2 h 7**

Un giallo cubiste ? Possible. En tout cas, dans son deuxième film, *Medusa*, la cinéaste brésilienne Anita Rocha da Silveira confirme non seulement les options pop du premier, *Mate-me por favor* (2015), *teen movie* gore, mais elle recrée avec brio le style vénéneux et baroque du giallo italien des années 1970, qui mêle policier et horreur avec une touche d'érotisme. Elle a déclaré s'être notamment inspirée de *Suspiria*, chef-d'œuvre de Dario Argento. Quant au compositeur de la BO, Bernardo Uzeda, il est, lui, fan du groupe Goblin, auteur des musiques d'Argento, dont il retrouve parfaitement l'esprit électro-pop-rock dans *Medusa*.

SATIRE, CHARGE POLITIQUE ET DÉNONCIATION DES DÉRIVES RÉACTIONNAIRES BRÉSILIENNES

Mais si les éclairages teintés, l'ambiance nocturne, l'angoisse et le suspense rappellent bien les grands moments du genre italien initié par Mario Bava, en revanche, Anita Rocha da Silveira s'en éloigne complètement par son sujet : la croisade évangélique d'une bande de jeunes filles violentes qui font leur loi dans les rues la nuit. La cinéaste a fait d'un thème annexe de *Mate-me por favor* le principal de *Medusa*. Inquiètes de la déliquescence morale de la société, ces jouvencelles en quête de valeurs et de repères se lancent à corps perdu dans un sectarisme chrétien spectaculaire, pop et branché, avec leurs célébrations collectives aux allures de comédie musicale.

Au-delà de la satire et de la charge politique, de la dénonciation des dérives réactionnaires de la société brésilienne – et par extension du rigorisme droitier de Bolsonaro, non évoqué directement –, la cinéaste met en avant le style kitsch de ces bimbos du Christ, qui non seulement font des shows, mais investissent les réseaux sociaux, réalisent même des tutoriels de maquillage religieusement orientés, etc. Le cœur dramatique du film, ce sont les expéditions punitives organisées la nuit par ces jeunes filles de bonne famille, qui font des rondes, masquées, pour lyncher et filmer avec leurs smartphones les pécheresses qu'elles rencontrent sur leur route. L'une des membres de ce commando ayant été blessée au visage par une de ses victimes, elle opte pour une voie qui fait basculer le film résolument dans l'étrange. Mais peu importe l'ivresse puisqu'on a le flacon.

Faute de vrai giallo avec assassin masqué, gants noirs, arme blanche et meurtres sanglants, Rocha da Silveira nous embarque dans une étrange aventure qui culmine dans un hôpital pour comateux où l'héroïne se fait engager. Mais après une révélation horrible, moment choc parfaitement mis en scène, le récit tourne un peu en rond. On a l'impression d'un film de genre qui perd graduellement le fil de son genre (entre horreur et happening pop) et ne cerne jamais complètement son objet. On en reste un chouia frustré, car si l'univers plastique, graphique et sonore est saisissant, le contenu l'est moins. Ce nouveau type de thriller pop pourrait s'appliquer à toutes sortes d'histoires et de problématiques. Comme dans *Medusa*, qui louvoie entre plusieurs options. Reste pour la cinéaste à imaginer un sujet un peu plus net, concentré et percutant. On garde espoir.

VINCENT OSTRIA

Le Canard enchaîné

Medusa

Brésilienne de 21 ans, Mariana est prude, dévouée, remerciant le ciel pour l'eau qu'elle boit et l'air qu'elle respire. Avec *« les Précieuses »*, ses amies, elle chante au temple les louanges de Dieu, sous le regard chaste des *« veilleurs »*. Des scouts habillés de vert qui bastonnent les gays et les fêtards. Mariana et ses amies aussi font régner la terreur. Sous un masque blanc, elles s'attaquent la nuit aux *« dévergondées »* qui sortent seules.

Mais, un jour, Mariana regarde autrement sa meilleure amie. Anita Rocha da Silveira nous raconte l'histoire brûlante d'une métamorphose radicale. Ni Dieu ni mec... – **S. Ch.**

Télérama

MEDUSA

ANITA ROCHA DA SILVEIRA

On leur donnerait le bon Dieu sans confession et on aurait tort. Quand vient la nuit, Mariana, Michele et leurs copines de l'Église évangélique agressent les filles qui osent marcher seules dans la rue. À bas les pécheresses ! Avec une ironie terrible et un indéniable sens de l'image, la Brésilienne Anita Rocha da Silveira *(Mate-me por favor)* pointe l'essor politique d'une religion ultra conservatrice et écartèle ses héroïnes entre mille diktats contradictoires. *« Dix manières de faire un selfie chrétien »*, professe ainsi Michele dans ses tutos beauté – non sans avoir dissimulé le coquard offert par son amoureux. *Medusa* ne reproduit pas le choc des *Bonnes Manières* (2018). Il n'empêche, ce film de genre féministe, qui rend un hommage avoué au giallo de Dario Argento, méduse pour de bon lorsqu'il s'aventure dans le décor métaphorique d'une clinique pleine de patients comateux ou s'autorise enfin à la révolte. – ***Marie Sauvion***

| Brésil (2h07) | Avec Mari Oliveira, Lara Tremouroux, Joana Medeiros.

Libération

Les maux du Brésil contemporain sont passés en revue avec une acidité qui n'est jamais lourdingue. PHOTO BEST FRIEND FOREVER

«Medusa», gorgones with the wind

Pécheresses Dans une satire entre l'horreur et la pop, Anita Rocha da Silveira met en scène une bande de filles dans un Brésil gangréné par le conservatisme religieux.

QUINZAINE DES RÉALISATEURS

MEDUSA d'Anita Rocha da Silveira avec Bruna G., Bruna Linzmeyer... 2 h 07.

Faux film d'horreur et vraie satire, le deuxième long-métrage de la Brésilienne Anita Rocha da Silveira, *Medusa*, déploie ses attraits pop et irrévérencieux au cœur d'une forêt tropicale où des patients comateux végètent dans un hôpital vétuste (mais réveillez-vous, Brésiliens!) alors qu'une bande de jeunes cinglées évangéliques et masquées terrorisent des pécheresses dans les rues de la ville. Inspiré par la montée du conservatisme religieux qui gangrène le Brésil depuis bien avant l'élection de Jair Bolsonaro, dont on sait ce qu'elle doit aux réseaux conservateurs chrétiens très bien organisés, *Medusa* orchestre une rencontre entre Dario Argento et John Waters, hallucinant une thérapie de déconversion pour la jeune et sage Mari (excellente Mari Oliveira) qui s'éveille à la sexualité et à la raison après qu'une victime de persécution lui a *slashé* le visage. Auréolée d'une virginité habillée de sages cardigans et d'obsession matérialiste (le teen movie américain, sa bande de filles populaires et ses parades amoureuses ne sont jamais loin), Mari fait partie du gang de «Michele et les précieuses», qui, lorsqu'elles ne tabassent pas des lesbiennes, forment un *girls band* chantant de la pop sirupeuse dans l'église de l'illuminé et flippant pasteur Guilherme (Thiago Fragoso), laquelle n'a rien à envier aux chapelles de Las Vegas.

Les maux du Brésil contemporain (milice de quartier fascisante et bodybuildée, obsession du corps normé à l'occidentale et de la pureté, décérébration orchestrée par des réseaux sociaux où l'internaute apprendra *«dix manières de faire un selfie à la gloire de Dieu»*) sont passés en revue avec une acidité qui n'est jamais lourdingue, plutôt ripolinée au gloss et au néon rose, notamment lors de très drôles vidéos YouTube filmées par la plus dinde de toute, la blonde Michele (Lara Tremouroux). *Medusa* laisse place à des moments de suspense où gagne la verdeur de la forêt, antidote natif et tropical à la rigueur du système contemporain, et où s'épanouissent le désir et le trouble. La cinéaste et sa bande de comédiennes, qui ont manifesté contre Bolsonaro lors de la montée des marches du *Tre Piani* de Nanni Moretti, ont dégoupillé une grenade bien plus efficace que les discours prêchi-prêcha gonflés aux bonnes intentions, culminant en une savoureuse scène d'hystérie paranoïaque irriguée par des peurs sexuelles de tous ordres. Le hurlement de la Méduse, nouveau cri de ralliement des féministes du monde entier.

ELISABETH FRANCK-DUMAS

MEDUSA

Mate-me for favor, premier long-métrage d'Anita Rocha da Silveira, défendu dans nos colonnes lors de sa sortie en 2017, révélait une cinéaste intrigante. Elle proposait un univers sous-influences, tantôt américaines (de John Carpenter à Wes Craven en passant par le teen-movie tendance Gregg Araki) ou européennes (le Giallo), en rupture avec les conventions formelles du cinéma brésilien « classique », bien qu'un certain Kleber Mendonça Filho ait auparavant fortement contribué à diversifier ses horizons et les hybrider. Son film interrogeait cependant des problématiques éminemment contemporaines et propres à son pays, telles que le poids croissant de la religion ou le retour en force des idées conservatrices au sein d'un Brésil pré-Bolsonaro. Œuvre graphiquement très maîtrisée, fuyant le réalisme social pour échafauder ses critiques par voies détournées et les inscrire au cœur de sa mise en scène : l'attente et la curiosité étaient fortes vis-à-vis de sa future deuxième réalisation. Quatre ans plus tard, elle dévoilait Medusa au Festival de Cannes 2021, à la Quinzaine des réalisateurs, section où elle avait présenté son court-métrage Les Morts-vivants (Os Mortos-Vivos) en 2012. Ce nouvel opus vient s'inscrire dans la continuité directe de son prédécesseur dont il reconduit et accentue les préoccupations, moins dans un exercice de redite qu'un dessein d'amplification et d'affirmation d'un projet de cinéma cohérent et ambitieux, séduisant, inquiet et lumineux. Une filiation renforcée par la reconduction à des postes clés des mêmes techniciens (directeur de la photographie, chef monteur) et dans le rôle principal Mari Oliveira, déjà au casting de Mate-me for favor. L'histoire se déroule aujourd'hui au Brésil où Mariana, 21 ans, vit dans un monde qui lui impose d'être une femme pieuse et parfaite. Pour résister à la tentation, elle s'attelle à contrôler tout et tout le monde. La nuit tombée, elle se réunit avec son gang de filles et, ensemble, cachées derrière des masques, elles chassent et lynchent celles qui ont dévié du droit chemin. Mais au sein du groupe, l'envie de crier devient chaque jour plus forte…

Copyright Wayna Pitch 2022

Medusa s'ouvre sur le gros plan d'un œil et ses battements de cils, lesquels baignent dans une lumière mêlant rouge et vert sur un fond totalement noir. Esthétique Argentesque en diable (on note une obsession commune avec le cinéaste italien : le regard et ses démultiplications) couplée à une bande-son toute droit sortie d'un Carpenter. La caméra recule progressivement et dévoile une jeune femme. Des détails faussement insignifiants sont perceptibles (tels ces poils sous les aisselles, en opposition à une société lisse, superficielle et conservatrice où rien ne doit dépasser, que l'on va rapidement découvrir par la suite) tandis que se révèle une position inhabituelle, précédent une captivante transe (évoquant le décrié remake de Suspiria réalisé par Luca Guadagnino). Ce corps libre et insaisissable n'est pas celui de l'héroïne, ni même d'un quelconque personnage du récit. Le sujet devient objet dès que la réalisatrice le remet en perspective, il s'agit d'une vidéo regardée sur un téléphone par une autre jeune fille, bientôt en contrechamp, tranquillement assise dans le bus. Il fait nuit, elle marche seule dans la rue, des néons bleus

prolongent l'atmosphère onirique esquissée au cours des premières secondes. La peur est palpable, là voilà pourchassée par un groupe exclusivement féminin l'invectivant soudainement. La violence surgit dans un écrin visuellement léché, insultes et laïus moralisateurs précèdent un lynchage sur la voie publique. Le mal est effectué sans retenue, au nom du bien, alors qu'une incohérence trahit ces prétendues redresseuses de torts : elles sont toutes masquées, comme incapables d'agir à visages découverts. La victime est ensuite filmée par un téléphone portable (écho direct à la scène précédente), obligée de faire acte de contrition pour sauver sa peau. Le collectif agit ici contre l'individu, la solidarité n'est plus. Le générique débute, cadre fixe, musique entraînante (Cities in Dust de Siouxsie and The Banshees), crédits vert fluo, les huit membres s'avancent, tombent peu à peu le masque. Tout sourire, un sentiment de joie les animent après un épisode foncièrement dérangeant, traduisant un goût du contraste et du contrepied. L'héroïne se retrouve au centre de l'écran, quand a lieu une coupure d'électricité. La réalité interrompt la bulle suspendue à l'intérieur de laquelle elle semble vivre. Un flash de photo trompe subrepticement l'obscurité, la peinture d'un motif de serpent sur un mur, renvoie au mythe de Medusa, tandis que le titre du film, s'affiche par dessus. Peu après, ces dessins sont clandestinement dissimulés par des affiches prosélytes (« ouvre les yeux et prie » peut-on lire), Mariana observe les colleurs avec ses jumelles, accessoire d'amplification du regard par excellence. En une introduction impressionnante de précision, la cinéaste dessine les contours d'un pays où chacun semble épier l'autre, prêt à sanctionner chaque écart de conduite (ou perçu comme tel). L'omniprésence du virtuel ne peut camoufler des inégalités réelles et des conditions de vies précaires. Le progrès technologique est utilisé à des fins réactionnaires, nouvelle arme de diffusion d'idées autrefois tabous, revenant en force dans l'arène politique sud-américaine.

Copyright Wayna Pitch 2022

Anita Rocha da Silvera embrasse un référentiel marqué (tantôt explicite tantôt métaphorique) qu'elle confronte à des vieux mythes intemporels et la situation préoccupante du Brésil d'aujourd'hui, scrutée par le prisme de sa jeunesse. Elle reprend à son compte un code du teen-movie : les adultes sont quasiment absents de son récit. La chronique adolescente sur fond de violences n'est pas sans rappeler Twin Peaks, qui ne constitue pas le seul clin d'œil au travail de David Lynch, notamment lorsqu'elle cite plus ou moins ouvertement Mulholland Drive, dont elle revisite également la dimension labyrinthique. Elle invoque pêle-mêle des figures pour beaucoup déjà à l'honneur sur Mate-me for favor (Harmony Korine, Sofia Coppola, Gregg Araki) auxquelles se greffent de nouvelles, on pense, entre autres, à Roger Avary, au cours d'une séquence festive dans les bois, lorgnant du côté des Lois de l'attraction. Surtout, Medusa, comme son prédécesseur, se nourrit de divers courants et décennies du cinéma de genre, dont il tend à moderniser l'imagerie. La plus visible serait celle du Giallo qui imprègne de nombreux partis-pris esthétiques, mais aussi le choix de certains décors à l'instar cet hôpital à l'abandon aux airs de maison hantée ou encore les allusions aux fantômes, convoqués ici à une double finalité. D'une part, sur un mode

concret en tant qu'objets d'épouvante en puissance, d'autre part, sous une forme plus allégorique via ces rappels d'une Histoire passée douloureuse en train de se répéter. La mise en scène atmosphérique se voit volontairement parasitée par des ruptures de style contribuant à la stimuler, la maintenir alerte. La cinéaste s'amuse à détourner des procédés en vogue dans l'horreur contemporaine, on pense par exemple à cette prise de photo au flash en plein cœur de la nuit. Cet instant censé être l'aboutissement d'une quête malsaine entreprise par l'héroïne, se traduit par l'évanouissement de cette dernière se retrouvant face à une « pécheresse » bien connue désormais défigurée. Un sursaut trompe l'onirisme dominant, tel une sorte de « jump scare » artisanal, brusquant de manière subliminale une même continuité graphique. Audace, s'il en est, ce pic de cruauté annoncée, engendre un début de prise de conscience, un fléchissement moral et une remise en question progressive de la conduite du protagoniste.

Copyright Wayna Pitch 2022

Les héroïnes de Medusa ont pour repère exclusif, leur religion rigoureusement pratiquée, sans tordre à aucun des principes qui leur ont été inculqués. Il s'agit du socle de leur vie sociale et de leurs quotidiens. Fidèles de l'église évangélistes, Mariana et ses amis boivent les paroles du pasteur, véritable véritable maître à penser. Concerts religieux, organisation de « speed dating » au sein de la paroisse ou tutoriel vidéo afin de réaliser un Selfie chrétien, sont autant d'éléments de « soft power » auxquels elles apportent avec dévouement leur contribution. Ils illustrent la capacité de ce vivier conservateur à lisser son image afin de la rendre attractive, s'imprégner des tendances pour mieux les manipuler selon ses besoins. La cinéaste pousse l'immersion et fait sienne cette esthétique aux contours de propagande, feinte de ne pas l'interroger ou de la critiquer frontalement. Elle nous plonge sans retenue dans la réalité de son protagoniste, efface toute distance, se refuse à tout jugement à l'encontre des jeunes femmes qu'elle met en scène. En ce sens, elle s'adonne à un geste très Verhoevenien en poussant au maximum l'identification et en se calquant sur la perception du monde de celles qu'elle filme, pour mieux en révéler les tares et les vices, s'en remettre pleinement au regard critique de son spectateur. Elle partage avec le hollandais violent, une même ironie acide tantôt jouissive tantôt effrayante. Ainsi, lorsque que le pasteur déplore au cours d'un prêche l'éloignement de l'Église et de la nation durant trop

longtemps, fustige une époque où « tout était permis » (comprendre avant l'arrivée au pouvoir de Jair Bolsonaro), la position de la réalisatrice se situe d'évidence à l'exact opposé, en dépit du premier degré total en vigueur lors de la séquence. Cette fausse absence de recul, met d'autant plus en exergue un malaise profond jusqu'à lors dissimulé, ainsi que la noirceur de l'existence de personnages aveuglés et endoctrinés. À la suite d'un lynchage qui tourne mal, Mariana est blessée au visage, elle fait alors les frais d'un culte de l'apparence qu'elle n'a eu de cesse de servir. Elle n'est plus apte à exercer au sein de la clinique de chirurgie esthétique à cause de sa blessure visible, en plus de subir un sermon sur le fait qu'une femme n'a pas à se balader seule la nuit. Elle ne peut prétendre ni à l'empathie ni à la compassion, juste faire les frais d'une leçon de morale paternaliste. À mesure qu'elle s'émancipe, la vacuité et la toxicité des valeurs qu'elle croyait légitimes ne fait plus l'ombre d'un doute. Ce Brésil archaïque (matérialisé dans sa forme la plus caricaturale par « les veilleurs »), machiste, superficiel et restrictif, ne laisse pas d'autre perspective aux femmes que celle de ses mettre au service des hommes, les épouser et ultérieurement devenir les mères de leurs enfants. Sa libération passe par des actes successifs d'abandon et de transgression, notamment celui de se livrer au « péché de chair ». Il est intéressant de constater qu'à cet instant, la nudité visible est principalement masculine, énième pied de nez à un pays où les corps de femmes sont particulièrement scrutés et objectivés.

Copyright Wayna Pitch 2022

De par sa capacité à convier une multitude de références tout en affirmant un regard singulier et des obsessions personnelles, à parler de l'intime et de l'universel, sans renoncer à des velléités formelles ambitieuses, Anita Rocha da Silveira se pose plus que jamais comme une cinéaste à suivre de près. Elle signe avec Medusa, un teen movie nourri au cinéma de genre, où la noirceur le dispute à la candeur romantique, ce deuxième long-métrage figure assurément parmi les réussites les plus excitantes de ce début d'année.